

Montreurs de camisole

D'où écrit-on? Quelle terre, qu'elle soit référence, absence ou repoussoir, est le ventre fécond?

Ceux que j'aime, j'en nomme quelques-uns : Bernhard, Haldas, Beckett, Rimbaud, Michon, Duras, Bove, Reverzy, sont d'un pays qui mélange siècles et géographies. Pays de ressasseurs. Pays de montreurs de camisole.

On en reconnaît les habitants à cela qu'ils grattent sempiternellement les croûtes du monde et font jaillir des vieilles plaies un sang plus vif qui bouillonne et irrigue un moment nos sécheresses.

Ils sont de ce pays.

Du leur il y a beau temps qu'ils sont en exil, par honte, trahison, détachement, horreur ou nécessité, tant il est vrai que pour voir le tableau, il faut quitter le tableau

.Exil nécessaire, car nés de leur terre et nourris d'elle, certains l'ont à leur tour portée et réenfantée avant de s'en éloigner, accomplissement primordial pour mieux voir, à distance du chaos fusionnel, l'origine du monde.

D'autres en ont pâti, y ont vécu leurs scènes primitives, de cardinales épreuves, avant de lui tourner le dos, tenant dans le même mépris les lieux et les gens d'où ils venaient, car ailleurs pensaient-ils se trouvaient les héros véritables, ceux des livres, qui ne laissent ni terre ni homme les prendre.

Tous sont de quelque part, de bonne ou mauvaise mère, de terre quittée ou élue, mais Aden ou Ardenne, qu'importe d'où ils viennent et où ils ont échoué!

Barrages pacifiques, les langues qu'ils forgent obstruent plus sûrement les chemins de retour, et qu'il soit référence nourricière, muse ou douleur, la part en eux de vide ou le creux fondateur et fertile, leur pays est pour eux devenu un ailleurs. Et la Creuse de Michon vaut l'Ardenne de Rimbaud, La Corrèze de Bergounioux ou l'Autriche abominée de Bernhard, la Chine de Duras

Et si ces généalogies défaillantes les font un peu plus que d'autres "étonnés d'être" selon l'expression de Ionesco, ou étonnés de ce qui sont leurs semblables, comme l'est Georges Haldas, elles les font aussi se convaincre de "l'iniquité de leur présence au monde" et partant, de leur échec annoncé, toutes choses qui les rendent un peu moins mortels peut-être.

Je viens moi de la suie des crassiers stéphanois. Partie de cette ville, noire alors, une autre ville tout assombrie de basalte m'a arrêtée. A chacun ses couleurs.

Terres natales ou sociales, en tous cas remâchées, incorporées, faites à mes entournures, vieux peignoir usé, j'oublie ce que vous êtes et quoi de vous paraît entre mes mots, mais je sais d'autres géographies qui me font écrire.

Ce sont les paysages qui tiennent avec moi la plume, ceux de l'au-dedans, mes petits intérieurs.

J'écris dans mes boues, mes tourbes et mes pluies, dans les friches, les déserts, les brumes et l'angoisse des landes. J'écris avec mes ombres, mes mers mortes et mes rivières tariées. J'avance en extirpant de vieilles racines. Parfois la trace d'une source...

Cet univers une fois déployé se resserre. Des cercles successifs me repoussent en un centre, la coquille où s'encloue et faire l'oeuf pour qu'écrire advienne.

Dès lors peu importe le terroir.

Territoire plus que terroir.

Trou plus que tour d'ivoire.

De quoi s'enfourir. Avec en soi le souvenir de l'au-dehors. Au-dehors au préalable grandement moissonné. Faire moisson d'images et de vies inventées, puis témoigner de ce qui n'est pas. S'y faufiler, donc, dans ces vies, les retailler à sa démesure, puis tenter de les coucher là, sur ce premier territoire : la feuille vingt et un vingt-neuf sept, le premier extérieur. Et devant lui, témoigner de ce qui n'est pas, se porter garant des ombres, agiter un petit au-delà, savoir qu'il est de première importance de le faire, ne savoir que cela. Ne rien savoir d'autre, être le plus ignorant de tous et avancer, gros d'inconnu, avec ses yeux d'aveugle en croyant faire un peu de lumière aux suivants.

Violamment pressentir quelque chose, dont on s'approche, qu'on va bientôt tenir, comme à colin-maillard on perçoit l'appel de corps que l'on ne peut pourtant saisir. Alors, vite, arpenter la maison vide, la marche, oui, pour mieux scander le rythme des mots qui déjà s'agentent.

Ecrire n'a rien d'immobile, c'est d'abord trembler. C'est toujours tracer autour de soi le cercle d'une petite folie: car les phrases sont des gestes dérisoires et magiques qui font atteindre au monde une possible cohérence.

Faire court, par impatience. Courtes histoires, vite tracées, dans la lignée des «petits textes» dont parle Eric Holder, «ceux qui ne sont jamais loin du silence et s'excuseraient presque d'être écrits».

Ne plus reconnaître ce qui voulait se dire car les algues fabuleuses une fois sorties de l'eau ne sont plus que salade cuite.

Revenir à soi, revenir au monde et lui rendre comme un mendiant, avec humilité et incroyable audace, sa camisole.

Monique JOUVANCY

Les Cahiers de la DRAC Auvergne. - Cheyne éditeur, 1998